

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# BULLETIN

---

Le mois de février a ramené l'anniversaire de la mort de S. S. le pape Pie IX. Le Souverain Pontife Léon XIII a assisté, avec le Sacré-Collège et les prélats de la Cour, à la messe solennelle célébrée à la chapelle Sixtine à cette occasion, par S. Em. le cardinal Hohenlohe, et le Saint-Père, revêtu des ornements pontificaux, mitre blanche et chape rouge, a donné l'absoute du haut du trône, en présence du corps diplomatique, du pratriat romain, et d'un grand nombre d'étrangers.

En même temps, le 7 février, un office était célébré à Saint-Laurent hors les murs, où repose le corps de Pie IX, et bon nombre de fidèles y ont assisté.

\* \* \*

Les journaux s'occupent du voyage de Mgr Freppel à Rome. L'illustre évêque d'Angers a été cordialement reçu par le Souverain-Pontife, qui a écouté avec les plus affectueux égards, mais à titre de renseignements, les observations présentées par Mgr l'évêque d'Angers, au sujet des questions actuellement soulevées parmi les catholiques.

Dans une audience, dit une dépêche adressée de Rome au *Monde* (de Paris), Mgr Freppel aurait été invité, par le Saint-Père, à donner son adhésion au programme que contient la lettre du cardinal Rampolla, afin que tout l'épiscopat observe la même attitude dans les circonstances présentes.

Dans l'audience du 16 février, qui a duré une heure et demie, le Pape a confirmé le profond et sincère désir de l'Eglise de vivre en complète harmonie avec tous les gouvernements, le Vatican ne devant pas se mêler de la politique intérieure des différents pays. Le Saint-Père aurait ajouté textuellement, d'après la dépêche adressée au *Matin* :

“ Nous n'avons jamais eu l'intention de contraindre les catholiques français à se prononcer pour telle forme de gouvernement : nous leur laissons pleine et entière liberté.”

\* \* \*

M. de Vogué a fait paraître en volume plusieurs des articles qu'il avait publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres un remarquable article intitulé : *Les affaires de Rome*. Dans la préface de ce volume, on lit ces paroles, bien dignes d'attention :

“ La Papauté a repris, au sommet de l'histoire, une place dont

“ on la croyait dépossédée à jamais. Il ne lui faudrait qu'un coup de génie pour revoir ses grands jours d'autrefois : elle paraît hésiter entre les deux camps sociaux qui se partagent le monde actuel : c'est une question de savoir si elle ne décidera pas la victoire en faveur de celui où elle jettera son autorité morale.”

Quel magnifique hommage rendu à la Papauté, par un observateur sympathique, il est vrai, au catholicisme, mais dont les tendances sont loin d'être orthodoxes.

\* \* \*

Le jour de la fête de la Purification de Marie et de la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple, l'éloquente parole du Père Monsabré a retenti de nouveau à Rome, pour célébrer les gloires de Marie, telles que les résume, à son honneur et à notre profit, la dévotion du Rosaire. L'église choisie pour ce sermon a été celle de Sainte-Marie de la Minerve, où cette dévotion a son siège principal, et où l'illustre Dominicain a pu remplir encore une fois, au milieu même de sa famille religieuse, et d'un immense auditoire qui se pressait autour de sa chaire, l'ancienne promesse qu'il a faite, a-t-il dit, de propager, partout où il prêcherait, la dévotion du Rosaire, comme la plus chère à Marie. Et il a ajouté qu'il en parlait plus volontiers à Rome, parce que cette dévotion y a reçu de nos jours un puissant essor, par l'œuvre de l'auguste et saint Pontife que l'on peut appeler le Pape du Rosaire.

Comme suite à ces hommages rendus à la Mère de Dieu, ajoutons qu'un religieux de l'ordre des Carmes, a installé sur la tour de Babel, dont les ruines subsistent encore, une Statue de Notre-Dame des Victoires, bénite par Pie IX. La tour de Babel a perdu six de ses huit étages, mais les deux étages qui restent sont visibles de 80 kilomètres ou 50 milles anglais à la ronde. Sa base quadrangulaire a 194 mètres ou 645 pieds anglais de côté ; les briques qui ont servi à la construction sont de l'argile la plus pure, et d'un blanc légèrement échauffé par une petite nuance fauve. Avant la cuisson, ces briques avaient été couvertes de caractères curméiformes. Le bitume qui a servi de ciment provient d'une source située à peu de distance de la tour.

L'érection de la Statue de Notre-Dame des Victoires sur la tour de Babel a donné lieu à une grande cérémonie à laquelle les musulmans eux-mêmes ont assisté. Ce pays est rempli de souvenirs du passé respectés par le temps.

\* \* \*

Un numéro récent des *Etudes Religieuses* contient, sur la grande question de l'Union des catholiques français, un article ou plutôt tout un travail, du R. P. de Scoraille, dont M. Eugène Veuillot rend compte dans l'Univers. Il s'agit, non pas d'une union comprenant tout, et particulièrement la question sociale, mais de la nécessité de nous unir pour défendre efficacement les droits de

l'Eglise, et par conséquent nos libertés nécessaires, contre la Révolution, maîtresse du pouvoir.

“ Le P. de Scoraille définit tout de suite et très nettement la situation : “ Les ennemis de la religion ne cessent, dit-il, de l'attaquer avec acharnement et perfidie ; les fidèles ne résistent, en général, que trop faiblement et avec trop peu de constance. ” Résultat : nous nous affaiblissons, et l'ennemi grandit. Mais pourquoi cette différence entre l'attaque et la défense ? C'est que le parti révolutionnaire, bien que divisé sur quantité de points, fait toujours corps à l'unanimité contre la religion, tandis que les fidèles, même sur ce terrain, ne savent pas s'unir fortement. Rien de plus évident, et aussi de mieux reconnu.

“ Puisque le défaut d'union cause notre faiblesse, le remède est indiqué : sachons nous unir, et en même temps nous organiser ; car, pour combattre avec chance de succès, il faut, outre la bonne volonté, une organisation, un drapeau, un programme ; en d'autres termes, il faut constituer quelque chose qui sera le parti catholique, sauf le nom..... ”

---

## LES PSAUMES DU BREVIAIRE

---

(Suite.)

### PSAUME XXI.—DEUS, DEUS MEUS.

Au milieu des terribles appréhensions que lui causait la persécution de Saül, David, abandonné de tous, veut épancher sa douleur devant Dieu et se plaindre du délaissement dans lequel il se trouve. Mais l'inspiration divine l'élève au-dessus de ses craintes personnelles, et des douleurs supérieures aux siennes lui sont révélées. L'Esprit-Saint met sous ses yeux, des siècles à l'avance, le drame sanglant de la passion et le spectacle du triomphe du Messie. Le psalmiste étonné reproduit fidèlement les traits du tableau qui se déroule sous ses yeux et nous laisse dans le psaume XXI une prophétie littéralement messianique.

Jésus, sur le point d'expirer, a répété dans l'idiome syro-chaldéen, usité de son temps en Judée, les premiers mots du cantique chanté jadis en son nom par son aïeul : *Eloi, Eloi, lamma sabacthani*, s'est-il écrié (Marc, xv, 34 Cf. Matt., xxvii, 46). “ Qui ne respecterait un tel interprète, qui, arrosé de son sang, attaché à la croix, déchiré de plaies et au milieu de ses tourments les plus cruels, pendant qu'il accomplit la prophétie, se l'applique en disant lui-même : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé ? — Chargé des péchés du monde, Jésus-Christ, qui voulait nous faire

sentir que ce divin psaume était tout à lui, depuis le premier mot jusqu'au dernier, le commença sur la croix avec un grand cri, pour nous apprendre à le continuer dans le même sens et pour ainsi dire sur le même ton". (Bossuet, *Explication littérale du psaume* xxi, § I et VI.)

Les apôtres ont compris la leçon du Maître, auquel ils ont appliqué, à l'occasion, certains passages du psaume. Saint Jean (xix, 24) et peut-être (1) aussi saint Matthieu (xxvii, 35), signalent la réalisation du verset 19 dans le partage des vêtements du Sauveur. Saint Paul (Héb., II, 11 et 12) place le verset 23 dans la bouche du Christ. Sa citation est un argument scripturaire apporté en preuve d'une thèse théologique. L'Apôtre veut montrer la convenance de la mort du Christ pour le salut et la sanctification des hommes ses frères. Une simple accommodation n'étayerait aucunement la thèse. La valeur probante que saint Paul donne à son argument est l'indice qu'à ses yeux, aussi bien qu'à ceux des lecteurs, le verset cité offrait un sens prophétique.

A la suite des apôtres, les Pères de l'Eglise, qui ont commenté totalement ou partiellement ce chant de David, y ont vu une éclatante prophétie de la passion du Messie. Leur concert unanime n'est troublé que par une seule voix discordante. Théodore de Mopsueste rejetait l'interprétation messianique du psaume. Les paroles : *Longe a salute mea verba delictorum meorum* du verset 2 lui paraissaient inapplicables à Jésus, l'innocence même. C'est donc par accommodation, parce que quelques versets se réalisaient fortuitement en Notre-Seigneur, que les apôtres les ont notés. Le psaume entier convient à David et à David seul. Le sentiment de Théodore a été solennellement censuré. Par son *Constitutum* sur l'affaire des trois chapitres, le pape Vigile frappa d'anathème l'interprétation des versets 17 et 19 du psaume xxi, donnée par l'évêque de Mopsueste. Cette condamnation fut approuvée par le second concile œcuménique de Constantinople. Les Pères réprouvèrent les blasphèmes de l'impie Théodore ; ils l'anathématisèrent lui-même, parce qu'il enseignait une doctrine contraire à l'enseignement de l'Eglise, de la tradition et de l'Écriture. Il encourrait donc la note d'hérésie, le chrétien qui appliquerait au Sauveur le psaume xxi dans un sens purement accommodatif.

L'ancienne synagogue ne pensait pas à ce sujet autrement que l'Eglise primitive. N'était ce pas le verset 9 de ce psaume qu'appliquaient ironiquement à Jésus en croix les princes des prêtres, les scribes et les anciens : " Il s'est confié en Dieu ; qu'il le délivre maintenant, s'il l'aime, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu " ? (Matt., xxvii, 43.) Si Jésus était réellement le Fils de Dieu, le Messie, comme il le prétendait, les prophéties messianiques devaient avoir

(1) Nous disons *peut-être*, car bon nombre de manuscrits grecs et latins, quelques versions et plusieurs Pères ne reproduisent pas la citation du psaume à cet endroit du premier Évangile. La plupart des critiques en concluent qu'elle manquait dans l'original et qu'elle est passée de saint Jean au lieu parallèle de saint Matthieu. Ils la regardent donc comme étrangère au texte de ce dernier.

en sa personne leur entier accomplissement. L'annonce prophétique faite par David que Dieu délivrerait son Fils des mains de ses ennemis, tournée en moquerie contre Jésus, montre clairement que les Juifs contemporains du Sauveur attribuaient au psaume XXI une signification messianique. Le Targum et d'anciens *midraschim*, qui y retrouvent les plaintes du Messie souffrant, sont d'autres témoignages encore de l'antique tradition juive.

En vain, Salomon Jarchi, David Kimchi et d'autres rabbins modernes, précédant quelques exégètes protestants ou rationalistes, se sont-ils efforcés d'y substituer une explication nouvelle. " Au lieu de voir dans cette victime une personne, une individualité, ils se sont attachés à n'y reconnaître que le symbole d'un être collectif, celui d'Israël dans l'exil, et ils ont méconnu ainsi le caractère personnel et individuel dont l'empreinte est manifeste dans le psaume entier. " (Mgr Meignan, *David*, p. 301-302.)

Le personnage dépeint est trop réel et trop vivant pour représenter, comme le voudrait Hengstenberg, l'idéal du juste, réalisé en partie dans tous les justes et totalement en Jésus-Christ. Ni David ni Ezéchias, ni Jérémie ne sont le sujet du psaume. Plusieurs des douleurs et des supplices décrits ne se sont pas réalisés en eux. Aucun d'eux n'a eu les mains percées ; leurs vêtements n'ont pas été partagés ni leur robe tirée au sort. Et quand même, selon la pensée de Bossuet, on aurait détourné le sens si clair de ces passages à un autre qu'à Jésus-Christ, il faudrait enfin venir à la conversion des gentils, qui ne peut être déguisée, quand elle arrive. La fin du cantique ouvre de trop magnifiques horizons pour se rapporter à la délivrance et à la victoire d'un mortel, si grand qu'il soit.

" Il suffirait, pour se convaincre du caractère messianique du psaume XXI, de lire l'histoire de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Nouveau Testament. Le psaume est pour ainsi dire le programme de la divine tragédie dont l'Évangile raconte l'exécution. Ce sont bien les douleurs, les angoisses du Crucifié que la poésie sacrée du psaume retrace aux versets 15-18. La tension et la dislocation des membres, le sang qui s'écoule, la langue qui se dessèche au milieu d'une soif ardente et qui se colle au palais, la foule qui insulte, les épigrammes cyniques, comparées aux morsures des chiens, les mains et les pieds percés, tous ces traits forment tableau, et l'histoire du Christ les reproduit. " (Mgr Meignan, *ibid.*, p. 300.)

Le psaume XXI est donc la prophétie la plus circonstanciée et plus saisissante de la passion, de la mort de Jésus-Christ et de leurs glorieuses conséquences, sa résurrection et la conversion du monde. David y a décrit les sentiments intimes et l'état psychologique du Messie pendant son supplice, aussi bien que ses tourments extérieurs. La plupart des interprètes, après Cassiodore et saint Thomas, divisent cette passion de Jésus-Christ selon David en trois parties. Dans la première, le patient se plaint de l'abandon dans lequel l'a laissé le Seigneur, à qui il s'est confié (2-12). Dans la seconde, il dépeint très vivement les tourments

qu'il subit et en demande la délivrance (13-22). Assuré du secours divin, il promet, dans la troisième, une éternelle reconnaissance et prédit le mode de ses futures actions de grâces (23-31).

PARAPHRASE.—1re Partie. Plaintes et prières du Messie délaissé par son Père (2-12),

<sup>2</sup> O Dieu, mon Dieu, tournez vers moi votre regard ; pourquoi m'avez-vous abandonné ? Les cris de mes péchés m'éloignent de mon salut, la voix des péchés dont je me suis chargé empêche ma délivrance. Le texte hébraïque diffère en étendue et en signification : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? La voix de mon rugissement est bien éloigné de mon salut, mes cris aussi puissants que le rugissement du lion ne suffisent pas à attirer sur moi le salut. <sup>3</sup> Mon Dieu, je crierai pendant le jour et vous ne m'exaucerez pas, je crierai la nuit et ce n'est point pour moi une folie, c'est-à-dire, ma prière continue ne tournera pas à ma confusion, ou bien, ce n'est pas folie à moi, de me plaindre de la sorte : selon l'hébreu, et pour moi il n'y a pas de soulagement, le repos ne m'est pas accordé malgré mes pressantes supplications. <sup>4</sup> Vous habitez cependant dans le sanctuaire pour y écouter les prières des hommes, vous qui êtes le sujet des louanges d'Israël. Le texte original signifie littéralement : Et pourtant vous, le saint, vous habitez les louanges d'Israël ; cependant vous êtes saint et les prières d'Israël montent vers vous et forment le trône sur lequel vous êtes assis, <sup>5</sup> Nos pères ont espéré en vous ; ils ont espéré et vous les avez délivrés. <sup>6</sup> Ils ont crié vers vous et ils ont été sauvés ; ils ont mis en vous leur confiance et ils n'ont pas été confondus.

<sup>7</sup> Moi, il est vrai, je suis un ver de terre et non plus un homme, l'opprobre des hommes, un objet de moquerie et le rebut du peuple. <sup>8</sup> Tous ceux qui m'ont vu se sont moqués de moi, ont ouvert et remué leurs lèvres pour rire et me railler, ils ont branlé la tête en disant : <sup>9</sup> " Il a mis sa confiance dans le Seigneur, ou selon l'hébreu, adressez-vous à Jéhovah ; qu'il le délivre ! qu'il le sauve, puisqu'il l'aime ! " <sup>10</sup> C'est vous, en effet, qui m'avez tiré du sein maternel, vous avez été mon espérance, lorsque j'étais encore à la mamelle. <sup>11</sup> Dès ma naissance, j'ai été entre vos bras, porté sur vos genoux ; depuis le sein de ma mère, vous êtes mon Dieu. <sup>12</sup> Ne vous éloignez pas de moi, car la tribulation est proche et personne n'est là pour me secourir.

2e Partie. Description des souffrances du Messie (13-22)

<sup>13</sup> De jeunes taureaux m'ont entouré en grand nombre ; des taureaux gras, de Basan, suivant l'original, m'ont assiégé. <sup>14</sup> Ils ont ouvert sur moi leur gueule, comme un lion qui déchire et rugit. <sup>15</sup> J'ai été répandu comme l'eau, la douleur a tellement épuisé mes forces que je suis comme l'eau qui s'écoule, et tous mes os ont été disloqués et disjointes. Mon cœur est devenu pareil

à de la cire qui se fondrait au milieu de mes entrailles. <sup>16</sup> Ma force s'est desséchée comme un tesson d'argile et ma langue s'est attachée à mon palais ; et c'est vous, mon Dieu, qui me réduisez à la poussière de la mort. <sup>17</sup> Car des chiens nombreux m'ont environné, une troupe de méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes pieds et mes mains (1). <sup>18</sup> Ils ont compté, ou selon l'original, je puis compter tous mes os ; eux, m'ont observé et considéré attentivement. <sup>19</sup> Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré au sort ma robe. <sup>20</sup> Mais vous, Seigneur, n'éloignez pas de moi votre secours, pourvoyez à ma défense. Suivant le texte hébraïque : Pour vous, Jéhovah, ne vous éloignez pas, vous êtes ma force, hâtez-vous de me secourir. <sup>21</sup> Délivrez, ô Dieu, mon âme de l'épée et ce qui en moi est unique, mon âme, de la griffe du chien, du pouvoir de mes ennemis. <sup>22</sup> Sauvez-moi de la gueule du lion et tirez ma faiblesse des cornes du buffle.

### 3e partie. Reconnaissance du Messie pour son triomphe (23-32.)

<sup>23</sup> J'annoncerai votre nom à mes frères ; au milieu de leur assemblée je vous louerai. <sup>24</sup> Vous qui craignez le Seigneur, louez-le ; vous tous, qui êtes la postérité de Jacob, glorifiez-le. <sup>25</sup> Que toute la race d'Israël le craigne, parce qu'il n'a pas méprisé ni dédaigné la prière du pauvre, selon l'hébreu, sa misère ; il n'a pas détourné de moi sa face et quand j'ai crié vers lui, il m'a exaucé. <sup>26</sup> Je vous louerai dans la grande assemblée des fidèles ; j'acquitterai mes vœux en offrant au Seigneur un sacrifice d'actions de grâces, en présence de ceux qui le craignent. <sup>27</sup> Les pauvres mangeront la victime immolée et seront rassasiés, et ils loueront le Seigneur ceux qui le cherchent, leurs cœurs vivront à jamais. <sup>28</sup> Les extrémités de la terre, les peuples les plus éloignés se souviendront de leur premier culte et reviendront au Seigneur et toutes les familles des nations se prosterneront devant lui. <sup>29</sup> Car au Seigneur appartient la royauté, et il régnera sur les nations. <sup>30</sup> Tous les riches de la terre ont mangé au banquet du Seigneur et adoré le vrai Dieu ; ils tomberont à genoux devant lui tous ceux qui descendent dans la poussière, tous les mortels, <sup>31</sup> et, continue le texte original, celui que son âme ne fait pas vivre, l'homme qui ne peut soutenir toujours sa vie. La Vulgate reprend : Et mon âme vivra pour lui, pour Dieu, et ma postérité le servira. <sup>32</sup> La race qui doit venir sera annoncée comme étant au Seigneur, sera

(1) Au lieu d'un verbe traduit dans la Vulgate par *foderunt*, le texte hébreu actuel a un substantif, *caari*. Le membre de phrase signifie donc : Comme un lion, mes pieds et mes mains ; ce qui n'a pas de sens. Aussi toutes les anciennes versions et tous les écrivains ecclésiastiques ont lu un verbe et sont contraires à la leçon *caari*. La Massore elle-même ne la connaît pas. Elle est donc d'origine récente. D'où provient-elle ? On pense qu'elle est le résultat soit d'une vocalisation fautive, *caari* au lieu de *caarei*, *fodientes*, soit du changement accidentel d'un *vav* en *iôd*. Une fois formée, elle a été acceptée avec empressement par les rabbins, qui y trouvaient un argument contre l'interprétation messianique des chrétiens. Aussi est-elle reproduite dans presque tous les manuscrits hébreux récents, qui ont servi de type aux éditions imprimées.



déclarée lui appartenir, et les cieux raconteront sa justice au peuple qui naîtra et que le Seigneur lui-même a fait. Le texte hébraïque diffère quelque peu : On parlera du Seigneur à la génération future, on lui racontera ses merveilles. Les hommes viendront et annonceront sa justice au peuple qui naîtra, ils diront ce que le Seigneur a accompli.

(à suivre)

E. MANGENOT,

Professeur d'Écriture Sainte.

## LES CONSTITUTIONS DU CONCILE DU VATICAN

### CONSTITUTION DEI FILIUS

#### PROLOGUE

(Suite.)

“ Il était réservé au XIX<sup>e</sup> siècle, lit-on dans l'article précédemment cité (1), de marquer à la dogmatique le but suprême et le vrai chemin. Deux guides l'y engagèrent dès ses débuts, la philosophie de l'absolu et la théologie du sentiment, et cela en Allemagne, sur la terre où florissaient ensemble le génie historique et critique, la haute spéculation et la mysticité religieuse. Une suite imposante de systèmes philosophiques, de Kant à Hegel, approfondissent le problème de l'absolu, et proclament successivement les idées impliquées dans l'Évangile et désormais acquises à la pensée humaine, de la souveraineté de la loi morale, de l'immanence divine, de l'évolution du divin au sein de l'humanité. Ils exercent sur la théologie, tantôt une action directe : Daub (1836), Marheineke (1827), tantôt une influence indirecte, plus étendue et aussi plus légitime, en élargissant l'horizon des dogmatistes...

“ Parallèlement à ce vaste effort, agissait la théologie du sentiment, préparée par J.-J. Rousseau et Jacobi, et inaugurée par un esprit, réformateur et conciliateur tout ensemble, F. Schleiermacher. Dès le début du siècle, il s'était fait le champion de l'autonomie du sentiment religieux : plus tard dans son œuvre capitale : *Der Christliche Glaube nach den Grundsätzen der evangelischen Kirche* (La foi chrétienne suivant les principes de l'Église évangélique. 1821), il étudie la conscience chrétienne qui, selon lui, est tour à

(1) Art. *Dogmatique*, T. IV, p. 15-18 du Dictionnaire des sciences religieuses publié sous la direction du F. Lichtenberger, doyen de la faculté de Théologie protestante de Paris.

tour conscience religieuse générale, conscience du péché, conscience de la grâce, et qui offre toujours l'empreinte directe en nous, êtres absolument dépendants, de l'action de Dieu, causalité absolue. Il salue dans le christianisme la religion de la Rédemption, c'est-à-dire du triomphe sur la vie sensible de la vie supérieure en communion avec Dieu, qui manifestée en Jésus, l'homme typique et idéal, a été rendue par lui et par son Eglise à l'humanité." Qu'on remarque bien que ce n'est point là notre doctrine catholique de l'Incarnation et de la grâce, mais un panthéisme sentimental inspiré par Hegel! — Suit une longue énumération de théologiens qui ont accepté les vues de Schleiermacher; puis l'auteur de l'article poursuit: "Les défauts de cette théologie qui tiennent à sa prétention d'équilibrer les deux principes disparates de connaissance auxquels elle recourt, l'autorité et la conscience, sont devenus sensibles par les hésitations, les accommodements et les subtilités. Vers la fin de la première moitié de ce siècle, il s'est produit une crise théologique profonde dont l'ébranlement va s'étendant toujours davantage dans celle-ci. Elle a été amenée par la critique historique appliquée à la vie de Jésus et au siècle apostolique, et elle a fait explosion avec la Dogmatique de Strauss (1840), qui s'efforce de montrer que l'histoire du dogme n'en est que la démolition continue.

"D'autres novateurs, moins négatifs, se sont appliqués à formuler le christianisme moderne; ce sont les dogmatistes de l'école de Zurich: Laug (1858) et Biederman (1869). Ils rejettent l'autorité et le surnaturel; ils affirment l'immanence de Dieu, plus que sa transcendance; dans la rédemption, ils voient le rapport devant toujours plus conscient et plus pur de l'esprit fini avec l'esprit infini, en Jésus, une personnalité éminente, révélatrice de la vie spirituelle, et dans les grands anniversaires que célèbre l'Eglise, les symboles des destinées de cette vie; ils glorifient l'espèce, mais n'admettent pas la survivance de l'individu. Après l'idéalisme, un certain empirisme, se rattachant à la théorie de Schleiermacher sur la connaissance religieuse, s'établit à son tour dans la dogmatique. Sans se prononcer sur la réalité objective de Dieu il étudie comme un vivant phénomène le sentiment religieux et l'action libératrice du principe chrétien en Jésus et dans l'Eglise."

De cet exposé, fait par une plume protestante, dans un recueil auquel tous les théologiens protestants français de quelque valeur ont collaboré, il résulte donc que la dogmatique protestante en est venue non pas seulement, comme le dit la Constitution *Dei Filii*, à rejeter toute foi surnaturelle en Jésus-Christ, mais encore à mettre en doute les premiers principes de la religion naturelle: l'existence d'un Dieu distinct du monde, la spiritualité et l'immortalité de l'âme.

Nous avons dit que la théologie protestante de l'Allemagne avait inspiré celle des autres pays. Cela est arrivé en particulier pour la France. "Vers le milieu du siècle, dit encore (p. 29) l'article que nous citons tout à l'heure, deux grands faits successifs mais connexes, donnent une plus forte impulsion à la pensée théologi-

que dans nos contrées : l'action de la science allemande, l'apparition du nouveau libéralisme. Déjà, depuis quelques années, la jeunesse studieuse, stimulée par les professeurs de nos diverses Facultés, regardait ou passait de l'autre côté du Rhin. L'école de Strasbourg surtout se faisait le médiateur intelligent de ces rapports féconds. Il fallait les resserrer par l'examen des grands travaux de la science germanique ; c'est ce qu'avaient commencé nos revues théologiques de la première moitié du siècle, et ce que poursuivirent avec énergie celles de la seconde : la *Revue de Strasbourg*, la *Revue chrétienne*, la *Revue théologique*, la *Libre recherche*, et particulièrement le *Compte-rendu*. Ce furent sans doute les études de critique et de théologie biblique qui bénéficièrent le plus de ces influences. Mais la dogmatique ne tarda pas à en profiter. Un homme parut, dès ses premiers écrits, qualifié... pour devenir le dogmatiste de l'époque, E. Scherer (1843, 1845). Malheureusement, il n'acheva pas une œuvre si bien commencée. D'autres en élaborèrent en des sens divers telle ou telle partie : S. Chappuis (1838), Durand (1850), Thomas (1853), Trottet (1856), de Pressensé (1854, 1867), Bonifas (1865), Réville (1859, 1860), Nalan fils (1866), Petavel (1872), F. Lichtenberger (1857, 1860).

“ Mais déjà le nouveau libéralisme, qui était entré sur la scène avec les deux lettres d'Ed. Scherer sur la *Critique et la Foi* (1849) et la *Revue* de Colani, dès 1850, dirigeait l'attention des esprits et toute polémique vers les deux questions fondamentales en dogmatique, de l'autorité des Ecritures et du surnaturel. De là de nombreux ouvrages. Parmi les écrivains conservateurs, nommons le professeur Jalaguier, Bois, Poulain, de Rougemont, Godet, de Pressensé ; parmi les libéraux, Coquerel, fils, Fontanés, Bost, Pécaut, Chântre. Le parti libéral n'a pas encore systématisé suffisamment ses opinions, qui sont en général plus positives que celles du libéralisme allemand sur les points suivants : la personnalité de Dieu, la sainteté du Christ, la survivance personnelle.”

Tel est l'état présent de la dogmatique protestante. On devra reconnaître que le Concile du Vatican ne l'a point calomniée, en disant que plusieurs de ceux qu'elle éduque en sont venus à n'avoir plus la foi en Jésus-Christ. Nous ne l'avons même point caractérisée trop sévèrement en intitulant cet article : *Théologie rationnelle professée au sein du Protestantisme*.

On nous pardonnera d'avoir laissé perpétuellement la parole, dans cet exposé, à un ministre protestant. Si nous avions tracé nous-même ce tableau, nous aurions craint de rendre mal les théories confuses et vaporeuses admises par nos malheureux frères séparés ; peut-être même aurait-on pu nous soupçonner de charger le tableau ; car ce que nous venons de transcrire est à peine croyable, tant il reste peu d'éléments surnaturels dans cette théologie qui prétend exprimer la doctrine du pur Evangile.

(à suivre)

J. M. VACANT,  
Professeur de théologie.

# LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

---

I. Son agonie au jardin des Oliviers et son acceptation du sacrifice.—II. Son arrestation et sa condamnation.—III. Son crucifiement et sa mort.

En ce jour de deuil de toute la famille chrétienne, qui a perdu son Père et son Dieu ; autour de ce tombeau mystique, où repose le corps sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il n'est qu'un sujet qui puisse occuper nos pensées : celui des souffrances et de la mort de ce bon Maître. Eussions-nous été étrangers à ces souffrances et à cette mort, que nous ne pourrions pas y demeurer insensibles. Mais si nous considérons que ces souffrances et cette mort, c'est pour nous-même qu'elles ont été endurées, c'est-à-dire pour nous racheter de la mort éternelle ; si nous considérons que, par nos fautes et nos péchés personnels, nous avons ajouté à leur cruauté et nous les avons rendues plus horribles, avec quelle componction profonde ne devons-nous pas, en ce jour qui nous les rappelle, en méditer au moins les circonstances les plus importantes ! C'est ce que nous allons faire ensemble, chrétiens, en divisant, pour plus de clarté, toute la Passion de Notre-Seigneur en trois phases, dont la première comprendra son agonie au jardin des Oliviers, la deuxième son arrestation et sa condamnation, et la troisième son crucifiement et sa mort.

I.—*Agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et acceptation de son sacrifice.*—Notre-Seigneur Jésus-Christ, venu en ce monde pour sauver les hommes, avait achevé de leur apprendre, par ses paroles et ses exemples, ce qu'ils devaient croire et observer. Il ne lui restait plus qu'à donner son sang et sa vie pour eux, et le moment en était venu. Au sortir du Cenacle, où il avait laissé à ses apôtres son testament, sous la forme de l'adorable Eucharistie, sans perdre un seul instant, il se rendit à l'endroit où devait commencer le drame de la rédemption, et qui était le jardin des Oliviers, situé aude là du torrent de Cédron, à une courte distance de Jérusalem ; car il savait que c'était là que Judas viendrait le livrer entre les mains de ses ennemis. Lorsqu'il y fut arrivé, il commanda à ses apôtres de l'attendre, en priant, ne prenant avec lui pour y entrer que Pierre, Jacques et Jean, lesquels, ayant été témoins de sa gloire sur le Thabor, pouvaient supporter plus facilement, sans se scandaliser, la vue des souffrances et des humiliations du Fils de Dieu. Aussitôt il sentit son âme envahie par une indicible angoisse, et il en fit part aux trois apôtres qu'il avait pris avec lui, en leur disant : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*

*attendez iri et veillez avec moi.* Puis il s'avanca encore un peu plus loin, et s'étant prosterné en terre, il se mit à prier.

Ce fut alors que s'éleva dans le cœur de Notre-Seigneur un combat héroïquement sublime. Dès le premier instant de son incarnation, il avait ardemment soupiré après l'heure où il pourrait répandre son sang et donner sa vie pour nous, puisque c'était là le but de sa venue en ce monde. Je dois être lavé dans un baptême, avait-il dit un jour, en révélant le secret de ses désirs, et *et combien mon âme est impatiente de le voir s'accomplir.*

Mais quand cette heure fut arrivée, la nature humaine qui était en lui fut tellement épouvantée à la vue des fouets qui allaient déchirer sa chair, des épines qui allaient crever son front, des clous qui allaient percer ses mains et ses pieds, en un mot, de tous les supplices qui allaient lui être infligés, qu'elle frêmit et eût le désir de s'y soustraire. Ecrasé en quelque sorte par cette vision terrible qui allait devenir une réalité, Notre-Seigneur s'écria à plusieurs reprises : *Ah ! mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi* " Et rempli d'inquiétude et de trouble, il allait vers ses disciples, qu'il trouvait endormis, les exhortait à veiller et à prier avec lui, puis retournait dire de nouveau à Dieu : *Mon Père, mon Père, dispensez-moi, s'il est possible, de boire ce calice ; vous pouvez toutes choses, éloignez-le de moi.* De plus en plus accablé par ses terreurs, non seulement son visage est inondé d'une sueur glacée, mais son sang, s'ouvrant un chemin à travers le tissu de ses veines, ruisselle de tout son corps avec tant d'abondance que la terre en est inondée. Enfin il est tant épuisé et tant anéanti, qu'un ange vient du ciel le soutenir et l'encourager. Au reste, Notre-Seigneur, si accablé qu'il soit, ne s'abandonne pas lui-même un seul instant ; mais il continue de prier, de pousser vers son Père les cris les plus suppliants. Ce fut cette constance qui lui donna la victoire. La partie supérieure de l'âme, où règne la volonté, finit par l'emporter sur la répugnance des sens, et lui fit accepter enfin le sacrifice que la justice et la miséricorde divine lui imposaient : *Mon Père, s'écria-t-il, si je ne puis éviter de boire ce calice, que votre volonté soit faite.* Dès lors, le calme revint en lui. Vainqueur dans cette lutte que la nature lui avait suscitée au moment de consommer son sacrifice, il releva son front abattu, et, retournant vers ses disciples, il leur dit d'une voix ferme et décidée : *Maintenant l'heure est venue : le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous et marchons ; celui qui doit me trahir n'est pas loin.* En effet, il parlait encore, nous disent les Evangiles, lorsqu'on entendit le bruit d'une multitude armée qui s'approchait, et qu'on vit Judas paraître à sa tête.

II.—*Arrestation et condamnation de JÉSUS.*—Judas, vous le savez, avait quitté la salle du Cénacle avant les autres, comme pour aller exécuter quelque ordre de son divin Maître. Dès qu'il fut dehors, il se rendit en toute hâte auprès des princes des prêtres, et se mit à leur disposition pour les conduire où il savait que Jésus devait bientôt se trouver. Aussitôt une cohorte de soldats fut formée, des scribes et de pharisiens, avec un ramassis de la

plus vile populace, s'y joignirent, portant des épées, des bâtons et des flambeaux, et Judas, marchant au premier rang, conduisit toute cette troupe au jardin de Gethsémani, précisément pendant que Jésus s'y trouvait livré aux terreurs de la plus cruelle agonie qui fut jamais.

Or, le traître leur avait donné ce signal : *Celui à qui je donnerai un baiser est l'homme que vous cherchez.* Quand donc ils furent arrivés devant Jésus, qui venait à leur rencontre, l'Ischariote, s'étant approché de lui le salua en disant : *Salut, Maître, et il le baisa.* Jésus ne se détourna pas du misérable, mais il lui dit : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? Quoi ! Judas, vous livrez le Fils de l'homme par un baiser. Ah ! si, même alors, Judas eût voulu se repentir, avec quelle tendresse son bon Maître lui aurait pardonné ! Mais son cœur était trop endurci, le regret ne pouvait plus y pénétrer ?*

Jésus, l'abandonnant donc à lui-même, et s'adressant à ceux qui le suivaient, leur dit : *Qui cherchez-vous ?* Ou ils ne le voyaient point malgré leurs flambeaux, ou, malgré le signe de Judas, ils ne le reconnaissaient point, ou enfin ils n'osaient l'approcher. Ils répondirent : *Jésus de Nazareth.* Et Jésus leur dit : *C'est moi.* A ce moment, ils virent sans doute quelque chose de ce que verront ceux qui seront à la gauche du Juge, au dernier jour. Dès que Notre-Seigneur eut dit : *C'est moi,* ils reculèrent et tombèrent renversés. Jésus leur dit donc une seconde fois : *Que cherchez vous ?* Et eux répondirent de nouveau : *Jésus de Nazareth.* Jésus reprit : *Je vous l'ai déjà dit : c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci.* Là desus, Pierre, tirant son épée, en frappe un serviteur du grand prêtre, et lui coupe l'oreille droite. Bel acte de courage de Pierre, qui n'hésite pas pour défendre son Maître, à attaquer lui seul toute une armée. Mais Notre-Seigneur lui commande de remettre l'épée au fourreau, parce qu'il ne veut pas être défendu ; sans quoi il pourrait demander douze légions d'anges à son Père, qui se hâterait de les lui envoyer. Puis, ayant touché et guéri le valet du grand prêtre, il se mit entre les mains de ses ennemis en leur disant : *C'est maintenant votre heure, et la puissance des ténèbres.* Ni ces paroles, ni la bonté de Jésus guérissant un de ses ennemis, ni la puissance divine qu'il fit paraître en cette circonstance, ne touchèrent leur cœur : ils se jetèrent sur lui, l'attachèrent avec des cordes et l'emmenèrent.

D'abord ils le conduisirent chez Anne, ancien grand prêtre, ennemi déclaré de Jésus ; mais celui-ci, après avoir joui du plaisir de voir Jésus garrotté, le renvoya chez Caïphe, grand prêtre en charge, où le Sanhédrin se trouvait réuni. Les apôtres avaient fui, seul Pierre suivait de loin, Hélas ! *de loin,* dit un Père ; s'il avait suivi de près, il n'aurait pu renier. Il pénétre avec la foule dans la maison de Caïphe, voulant savoir comment la chose finira. Mais déjà la flamme de la charité avait baissé en lui, car il n'eut pas horreur de se chauffer au feu allumé par les persécuteurs de son Maître.

Notre-Seigneur, interrogé sur sa doctrine par Caïphe, commença

par répondre de manière à déconcerter ses ennemis. *J'ai enseigné publiquement dans le temple*, leur dit-il ; *interrogez ceux qui m'ont entendu*. A ces mots, un des bas officiers lui donna un soufflet, en lui disant : *Est-ce ainsi qu'on parle au grand prêtre ?* Mais Jésus lui dit : *Si j'ai mal parlé, montrez en quoi ; si au contraire j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?* On ne voit pas que les indignes juges aient b'âmé ce brutal.

Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient quelque accusation contre Jésus pour le condamner à mort, mais n'en trouvaient pas. De nombreux faux témoins se présentèrent, mais, ou bien ils se contredisaient, ou bien ce qu'ils rapportaient ne suffisait pas pour motiver une sentence de mort. Jésus se taisait, laissant les juges et les témoins s'embarrasser dans leur commune ignominie. A la fin, sur l'adjuration de Caïphe, Jésus ayant déclaré qu'il était vraiment le Fils de Dieu, tous ses juges le déclarèrent digne de mort ; puis se retirant, l'abandonnèrent aux hommes qui devaient le garder.

Durant tout le reste de cette nuit cruelle, Jésus eut à souffrir de ces misérables les traitements les plus barbares. Ils lui crachaient au visage, l'injuriaient et le frappaient ; ils lui arrachaient les cheveux et la barbe, lui couvraient le visage, lui donnaient des soufflets et lui disaient : *Christ ! prophétise, dis nous qui t'a frappé*. Bref, au témoignage de saint Jérôme, on ne saura qu'au jugement dernier tous les outrages subis par Notre-Seigneur en cette nuit affreuse.

Pourtant, ce qui lui fut encore plus sensible que tous ces mauvais traitements, ce fut la conduite de son apôtre Pierre. A la voix de simples servantes et de laquais, cet infortuné eut la faiblesse de renier jusqu'à trois fois son divin Maître, et de jurer qu'il ne le connaissait pas. En face de chutes si profondes, qui pourrait ne pas trembler pour soi, et présumer de son courage ? Toutefois, il n'en fut pas de la faute de Pierre comme de celle de Judas. Pierre, s'étant repenti et ayant pleuré, reçut son pardon. Si profondes que soient nos chutes, imitons Pierre dans sa pénitence, et ne faisons jamais à Dieu l'outrage de désespérer de sa miséricorde.

Dès que le jour fut venu, les juges, ayant fait comparaitre de nouveau Jésus devant eux, rendirent régulièrement la sentence qu'ils avaient prononcée la veille, puis, se hâtant d'en poursuivre l'exécution, ils entraînent Jésus garotté au palais du gouverneur romain, Ponce-Pilate. Celui-ci interroge Jésus et reconnaît son innocence. Mais ayant appris qu'il était Galiléen, pour se débarrasser d'une cause si critique, il l'envoie à Hérode-Antipas, tétrarque de la Galilée, qui lui-même était à Jérusalem en ces jours-là. C'était un adultère et un incestueux, ayant épousé la femme de son frère. Depuis longtemps il désirait voir Jésus pour être témoin de quelque miracle. Mais la Sainteté par essence ne saurait avoir aucune intimité avec un impudique, de quelque condition qu'il puisse être. Jésus ne répondit pas un mot aux interrogations du roi. Triste image du silence de la grâce dans un cœur attaché à

la créature. Hérode, par dépit, le traita avec mépris : il le fit revêtir, par dérision, d'une robe blanche, ainsi qu'on en faisait porter alors aux insensés, et le renvoya à Pilate.

Ce dernier se trouva plus embarrassé que jamais. Il aurait voulu tout à la fois délivrer l'innocent Jésus et contenter les Juifs. Politique faible et inique ! Il essaie donc d'un moyen pris dans les usages de la nation. Les Juifs avaient conservé le droit de délivrer un prisonnier, à leur choix, le jour de leur Pâque. Or il y avait dans la prison un assassin fameux, nommé Barrabas, et Pilate eut l'idée de demander au peuple lequel il voulait qu'il délivrât, de Jésus ou de Barrabas, ne doutant pas que personne pût demander grâce pour Barrabas. Mais les ennemis de Jésus, qui se trouvaient mêlés à la foule, persuadèrent à ceux qui étaient là de demander la délivrance de Barrabas. Ainsi, pour ces méchants et pour ces aveugles, Barrabas, le voleur et l'assassin, était plus digne d'intérêt et de pitié, que Jésus, contre qui l'on n'avait pu relever aucune charge, et qui avait marqué tous ses pas par autant de bienfaits. Pilate, fort surpris de ce résultat de sa politique, cherche encore à persuader aux Juifs de ne pas faire mourir Jésus. Il proclame de nouveau son innocence, et déclare qu'Hérode non plus n'a rien trouvé à reprendre en lui. Puis, toujours en vue de le sauver, il annonce, afin d'apaiser un peu la colère des Juifs contre lui, qu'il va le faire fouetter, et qu'ensuite il le remettra en liberté. Conduite tout à fait indigne d'un juge, qui inflige une torture à un innocent pour faire plaisir à son ennemi coupable !

Voilà donc Jésus livré à la fureur des bourreaux. Ils l'attachent à un poteau, et lui portent avec des fouets armés de plomb et de fer des coups si multipliés et si cruels, que ses chairs volent en lambeaux, et qu'on pourrait, selon l'expression du prophète, compter ses os.

Oh ! chrétiens, en le voyant ainsi couvert de sang et de plaies, reconnaissons à cette atroce expiation l'énormité du péché. L'état où il avait été réduit aurait dû toucher de compassion ces barbares ; mais on dirait que la vue du sang les rend plus féroces. Ils ont entendu parler de sa royauté : pour l'en railler d'une manière digne d'eux, ils façonnent une couronne d'épines, ils la lui enfoncent rudement dans la tête, et, par dérision, lui mettent en main un roseau, en guise de sceptre ; ils lui jettent sur les épaules un vieux manteau de pourpre, et fléchissant, par moquerie, le genou devant lui, il disent : *Salut, roi des Juifs.*

C'est dans cet état que Pilate le présente à la foule des Juifs, affirmant de nouveau son innocence et ajoutant : *Voilà l'homme !* C'est-à-dire : Voilà l'homme dont vous voulez que je vous défasse. Voyez si cela en vaut la peine, puisqu'il va mourir d'épuisement. Mais une fois de plus Pilate est trompé dans ses calculs, car le peuple, toujours excité par les gens de la Synagogue, demande à grands cris : *Qu'il soit crucifié.* Pilate cherche encore des expédients et demande aux Juifs s'il doit donc crucifier leur roi. Mais eux de répondre avec un redoublement de fureur : *Nous n'avons d'autre roi que César.* A ce mot, l'équité abandonne définitivement l'injuste



et lâche Pilate. Toutefois, croyant se tenir à couvert du crime qui allait être commis avec sa complicité, il se fait apporter de l'eau, et, se lavant les mains devant le peuple, il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste, c'est vous qui en répondrez.* Puis il le leur abandonna pour être crucifié. Combien qui, comme Pilate, parce qu'ils ne font pas le mal qu'ils ont le devoir d'empêcher, se croient honnêtes et justes, que la conscience et Dieu condamnent ! Grave sujet d'examen pour les pères et mères, pour les chefs de famille, et pour tous ceux qui sont revêtus d'une autorité quelconque.

III.—*Crucifiement et mort de JÉSUS.*—Dès que Jésus leur eut été abandonné par Pilate, les Juifs s'en emparèrent avec des transports d'une joie féroce. Continuant de lui prodiguer les coups et les outrages, ils le dépouillèrent du manteau de pourpre, lui remirent ses vêtements, le chargèrent de sa croix et le conduisirent, avec deux criminels condamnés au même supplice que lui, au lieu des exécutions, qui était le Calvaire.

Cependant, comme il n'avait que les forces humaines, et qu'elles étaient épuisées après tout ce qu'il avait souffert depuis la veille au soir, il ne tarda pas de succomber sous le poids de sa croix. Ses ennemis, craignant sans doute de le voir expirer en chemin, contraignirent un homme qu'ils rencontrèrent, et qui se nommait Simon, de la ville de Cyrène, à porter sa croix derrière lui. Une grande foule suivait, surexcitée et hurlante. Il y avait aussi quelques femmes qui pleuraient, et auxquelles Jésus, qui ne se plaignait de rien pour lui-même, adressa des paroles de consolation.

Après plusieurs chu-es nouvelles, Jésus, exténué, couvert de poussière, de crachats, de sang, et ne pouvant plus que se traîner à peine, arrive enfin au sommet du Calvaire. Aussitôt ses bourreaux, se jetant sur lui, lui arrachent ses vêtements, le renversent sur sa croix et l'y clouent à grand coups de marteau. Puis ils l'élèvent entre le ciel et la terre, et laissent retomber le pied de sa croix dans le trou destiné à la recevoir; et où ils la fixent.

Ennemis de Jésus, contemplez votre victime, et applaudissez-vous de votre victoire. Le lendemain en sera terrible. Car le sang de Jésus, en tombant sur vous et sur vos enfants, selon votre souhait sacrilège, va devenir pour vous et toute votre race un gage de ruine et de réprobation.

Et pourtant leur haine n'est pas satisfaite encore. Tant que Jésus vivra, ils le tourmenteront et l'insulteront. La soif occasionnée par la perte de son sang devient atroce, et il le fait entendre; et pour le rafraîchir, on ne trouve à lui offrir que du vinaigre ! Une tendre plainte à son Père est murmurée par ses lèvres; *Eli, Eli lamma sabactani*, s'écria-t-il, ce qui veut dire : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?* Et ses ennemis de dire par dérision : *Tiens, il appelle Elie : voyons si Elie viendra le délivrer ?* C'étaient surtout les principaux de la nation qui prenaient un plaisir hideux à l'insulter : *Il a sauvé la vie aux autres, disaient-ils en se regardant, qu'il se la sauve à lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. Et encore : S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui.*

Mais Jésus, même sur la croix, même au milieu des tortures et des outrages, ne se laisse pas détourner un seul instant du grand ouvrage qu'il accomplit. Il continue de nous donner de saints exemples, en priant Dieu son Père de pardonner à ses bourreaux, lesquels ne savent pas, dit-il, ce qu'ils font. Il continue de convertir les pécheurs dont le cœur n'a pas fait un pacte avec le mal, en touchant celui d'un des larçons crucifiés à ses côtés, et en lui promettant de le faire entrer ce jour-là même dans le paradis avec lui. Enfin il nous donne à tous pour mère la sienne propre, afin que Marie, nous aimant comme une mère aime ses enfants, travaillât au salut particulier de chacun de nous comme elle avait travaillé au salut général du monde.

Et maintenant, l'instant suprême était arrivé. Depuis plusieurs heures le soleil avait disparu, et des ténèbres mystérieuses, avaient changé le jour en une sorte de nuit toute désolée. C'était le deuil de la nature, sentant approcher la mort du Créateur. Tout à coup, on entendit Jésus murmurer : *Tout est consommé.* Puis, élevant la voix avec force, il s'ébria : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.* Inclinant ensuite la tête, il rendit l'esprit.

Au même instant le voile du temple se déchira en deux par le milieu, depuis le haut jusqu'en bas ; la terre trembla ; les pierres se fendirent ; les tombeaux s'ouvrirent ; les corps de plusieurs saints qui étaient morts ressuscitèrent ; et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent dans la ville sainte, et apparurent à plusieurs personnes. Alors le centurion qui le gardait, et ceux qui étaient là avec lui, ayant vu tout ce qui se passait d'extraordinaire, furent saisis de frayeur et s'écrièrent : *Vraiment, cet homme était juste ; il était véritablement le Fils de Dieu.* Et le peuple innombrable qui était présent à ce spectacle, touché aussi de ce qu'il avait vu, s'en retournait se frappant la poitrine, commençant à craindre que le crucifiement de Jésus ne fût un forfait dont les suites pouvaient devenir aussi terribles qu'irréparables.

*Conclusion.*— Tandis que les ennemis de Jésus s'éloignent de sa croix en tremblant, approchons-nous-en, chrétiens, avec les plus vifs sentiments de compassion et de tendresse qu'il nous soit possible d'éprouver. Contemplons son corps maintenant inanimé, qui n'est plus qu'une plaie ; sa tête couronnée d'épines ; ses cheveux arrachés et en désordre ; ses joues livides de soufflets ; ses yeux remplis de larmes et de sang ; sa bouche pleine de vinaigre ; ses mains et ses pieds percés de clous ; sa chair labourée par les fouets ; ses nerfs tendus avec violence ; ses os disloqués. Contemplons, dis-je, l'homme de douleur par excellence, puis demandons-nous qui l'a mis en cet état. Eh bien, vous le savez : c'est le péché, c'est le pécheur, c'est nous tous par conséquent. Oui, ce sont nos intempérances, ce sont nos immodesties et nos impudicités, ce sont nos jalousies et nos haines, ce sont nos colères et nos vengeances, ce sont nos injustices et nos vols, ce sont nos blasphèmes et nos impiétés qui ont meurtri et déchiré le corps de notre Jésus que nous voyons attaché à la croix. A ce spectacle, à cette pen-

sée, est-il possible que nous ne prenions pas en horreur ce maudit péché ! Depuis qu'il a tant coûté à Jésus, le péché devrait être inconnu en ce monde, et le monde est plein de péché. Ah ! du moins, que les amis de Jésus lui déclarent une haine irréconciliable, la seule qui soit permise ; qu'ils lui fassent une guerre sans trêve, et qu'on ne le trouve jamais dans leurs actes et dans leurs cœurs. Et nous tous ici présents, soyons du nombre de ces fidèles amis de Jésus, qui gagne aujourd'hui le ciel pour tous les hommes, mais ne le donnera qu'à ceux qui s'en seront rendus dignes. Ainsi soit-il.

P. D'HAUTERIVE.

Extrait de **La Somme du Prédicateur.**

## PARTIE LEGALE

### DOUAIRE COUTUMIER

QUESTION.—Le 5 Janvier 1833, Louis G..... étant alors célibataire, a fait à son filleul, Charles B....., une donation purement gratuite d'une terre située dans la paroisse de C..... La donation contient la stipulation qu'elle sera résolue par la survenance d'enfants (1) au donateur. Quelques mois après Louis G..... s'est marié, sans conventions matrimoniales, et deux enfants sont issus de son mariage.

Sa femme a-t-elle droit au douaire coutumier sur l'immeuble donné ?

RÉPONSE.—Oui.

En vertu de l'article 1434 du Code Civil, la femme a droit au douaire coutumier sur les immeubles dont le mari est propriétaire lors du mariage etc. Cet article 1434 est la reproduction, en d'autres termes de l'article 248 de la coutume de Paris. Ce dernier article dit que la femme prend son douaire coutumier sur les héritages que le mari tient et possède au jour des épousailles et bénédiction nuptiale.

Ces expressions de notre article dont le mari est propriétaire lors du mariage, doivent être interprétées dans le sens le plus large. Elles comprennent non seulement les immeubles que le mari possédait alors, mais aussi les immeubles auxquels il avait un droit même conditionnel, si c'est en vertu de ce droit qu'il est devenu plus tard propriétaire. Par exemple, dit Pothier, (2) si un homme,

(1) C. C. Art. 812

(2) Traité du Douaire No. 31

“ avant son mariage, avait fait donation à quelqu'un d'un héritage, dont il fut redevenu propriétaire depuis son mariage par la révocation de la donation qu'aurait opérée la survenance d'enfant, cet héritage sera sujet au douaire.”

Le fondement de cette opinion de Pothier est : que le mari est censé avoir été propriétaire, lors de son mariage, des immeubles qui, pendant le mariage, lui sont advenus en vertu d'une cause antérieure, *ex antiquâ causâ*. Elle est aussi conforme à la règle de droit : *Is qui actionem habet ad rem recuperandam, ipsam rem habere videtur* (1) L. 15 § de Reg. Jur. Le mari, avant le mariage, avait conditionnellement une action pour réclamer l'immeuble s'il lui survenait des enfants.

### SUBROGÉ-TUTEUR

QUESTION.—Le subrogé-tuteur peut-il se rendre adjudicataire des immeubles appartenant au mineur ?

*Plusieurs notaires.*

RÉPONSE.—Les procédures relatives à la licitation volontaire des immeubles appartenant aux mineurs doivent, à peine de nullité, être faites sous la surveillance de leur subrogé-tuteur. Ce dernier ne peut donc pas se rendre adjudicataire. Le tuteur ne peut pas faire les procédés sans cette surveillance qui est rigoureusement exigée.

La loi entoure les transactions relatives aux mineurs de toutes les garanties possibles, et elle veut les protéger efficacement en leur accordant, pour la licitation, l'aide et le secours de deux personnes qui ont chacune leurs attributions respectives. Le concours de ces deux personnes est exigé pour plus de garantie, et ce concours est nécessaire de nécessité absolue. C'est tellement le cas que le tuteur co-propriétaire ne peut pas se rendre adjudicataire si les mineurs n'ont pas un tuteur *ad hoc*.

Ainsi le subrogé-tuteur ne peut pas sortir de son rôle de surveillant pour se rendre adjudicataire. Il ne peut pas être en même temps surveillant et acteur. Ces deux qualités sont incompatibles.

Au soutien de l'opinion contraire on invoque la maxime que : *ce que la loi ne défend pas est permis*, et on prétend que le subrogé-tuteur peut valablement se rendre adjudicataire vu que le Code n'a aucune disposition prohibitive à ce sujet. Mais cette maxime ne peut pas avoir d'application ici, car si la loi ne prohibe pas directement les enchères du subrogé-tuteur, elle les prohibe implicitement en l'établissant surveillant.

(1) “ Celui qui a action pour revendiquer une chose, est censé la posséder déjà.”



## FRAIS FUNÉRAIRES

QUESTION.—Ma belle-sœur est restée veuve avec des enfants, et le notaire qui a fait son inventaire lui dit que la loi ne lui donne pas le droit de prendre l'argent des héritiers pour payer des messes et le service anniversaire de son mari. J'aimerais à savoir votre opinion.

*Napoléon S.....*

RÉPONSE.—Je suppose que votre belle-sœur est tutrice de ses enfants. Je crois qu'en ce cas elle peut prendre de l'argent de ses pupilles pour faire chanter le service anniversaire de leur père. C'est un devoir de piété que les enfants doivent remplir. Je considère que cette dépense est l'une de celles que l'on doit allouer au tuteur dans le compte qu'il doit rendre de sa gestion. Je ne crois pas que l'on puisse décider le contraire si l'on veut faire une juste application de l'article 310 du Code Civil. Cet article ne concerne pas seulement les intérêts matériels; il consacre aussi la légitimité de certaines dépenses faites pour des causes d'un ordre supérieur. Parmi ces dépenses se trouvent celles dont il est question ici. Et c'est indubitablement dans ce sens que les tribunaux décideraient si, à leur majorité, les enfants avaient assez peu de cœur et d'honneur pour refuser le remboursement.

Remarquez que le coût du service ne doit pas être excessif. Il faut qu'il soit en rapport avec la fortune laissée par le défunt.

Ce que je dis du service anniversaire s'applique aux messes. La tutrice peut suivre l'usage.

## UN PRÉCÉDENT INTÉRESSANT

Sous ce titre l'*Etendard* du 2 Février 1891, publie l'article suivant :

“ Le juge Wurtèle a prononcé, hier, un jugement qui peut-être considéré comme un précédent. Une action fut intentée à la mort de feu Arthur Ryan, par suite de blessures reçues dans un accident de chemin de fer à Brockville.

“ L'action fut réglée hors de la cour, la compagnie ayant payé \$7,000 de dommages. Maintenant, outre la veuve, du défunt, il y a sept enfants issus d'un premier mariage qui avaient droit à une part de la somme payée par la compagnie et qui étaient intervenus dans l'action.

“ D'après les lois d'Ontario (1) où l'accident a eu lieu, la cour doit diviser la somme entre les réclamants et c'est cette question que le juge Wurtèle a réglée comme suit : A la veuve, il a accordé \$2000; à la fille mineure non-mariée, \$1,200; à une autre fille mineure non-mariée, \$800; aux trois filles mariées et aux deux garçons qui vivaient et travaillaient avec leur père, \$400 chacun.”

(1) Voyez aussi l'article 1056 du Code Civil du Bas-Canada.

# DONA FELIPPA

A MADAME LA DUCHESSE DE GRAMONT

*Alcun tempo l'sostenni coi mio volto,  
Mostrando gli occhi giovinelli a lui.  
Mecco 'l menava in drilla parte volto.*  
(Purg., canto xxx.)

## I

### LES RÊVES.

Assis au bord de l'Océan, Christophe Colomb regardait les flots. Le soleil, près de disparaître, dorait de ses derniers rayons les églises et les remparts de Lisbonne, et les mâts pavoisés des vaisseaux amarrés à l'embouchure du Tage. Les bruits lointains de la ville et du port, l'harmonieux murmure de la mer et les soupirs d'une brise mourante se mêlaient aux cris aériens d'une multitude d'oiseaux qui, s'élevant et tournoyant par troupes innombrables, semblaient vouloir atteindre la région des nuages, afin de jouir plus longtemps de l'aspect du soleil.

La jeune femme de Christophe Colomb, dona Felippa de Perestrello, et son fils Diego erraient sur la plage, glanant des algues roses et des coquilles nacrées. Dona Felippa, voyant que le jour allait finir, se rapprocha de son mari et lui dit timidement :

“ Mon ami, Diego a sommeil : il serait temps de retourner à la maison.”

“ Allons ! ” dit Christophe Colomb.

Il se leva et se mit en marche la tête basse, profondément absorbé.

Felippa le suivait, donnant la main à son fils. Bientôt les pas de l'enfant se ralentirent, et s'arrêtant devant sa mère, il éleva ses petits bras et lui dit :

“ Mère, portez-moi ! ”

Felippa le prit. Mais Diego avait trois ans, Felippa était très délicate, et tandis qu'elle marchait péniblement, son mari, qui avait peu à peu pressé le pas, se trouva bientôt hors de vue, dans le chemin tournant et ombragé qu'ils suivaient.

Parmi les groupes de promeneurs que cette belle soirée avait attirés dans la campagne, une femme du peuple, grande, forte et de bonne mine, vint à passer.

“ Hé ! ” s'écria-t-elle, “ c'est vous, dona Felippa ! seule, sans

votre servante, et portant ce grand garçon ! Vite, donnez-le moi. Il est trop lourd pour vous. Fi ! Menino, n'avez-vous pas de honte de fatiguer ainsi votre maman ? ”

“ Il dort ! ” dit Felippa. “ Mon mari s'est oublié au bord de la mer, comme toujours ; mais vous arrivez bien à propos, Antonia ; j'étais bien lasse ! ”

Elle lui donna Diego, et Antonia s'écria en couchant sur ses bras le futur vice-roi des Indes :

“ Qu'il est joli ! Il ressemble à l'Enfant Jésus du saint Christophe de notre paroisse. Allons, senora, prenez mon bras et hâtons-nous : la nuit vient. Mais où est le senor Colomb ? ”

“ Il a pris les devants, ” dit Felippa : “ il est sujet à de grandes distractions. ”

“ On le sait, ” dit Antonia : “ tous ces marins sont à terre comme des poissons échoués. Ce n'est pas moi qui aurais voulu épouser un homme de mer ! Parlez-moi d'un jardinier comme est mon Bartholomeo. Il ne bouge de notre jardin, et quand on veut l'emmener, il prétend qu'on le déracine. ”

A peine dona Felippa et Antonia se furent-elles remises en marche, qu'elle aperçurent Christophe Colomb revenant sur ses pas presque en courant.

“ Pardonnez-moi, chère amie, ” dit-il à sa femme. “ J'ai marché trop vite, je pensais... Donnez-moi mon fils, Antonia, ” dit-il en se tournant vers la jardinière.

“ He ! non, senor, ” dit-elle, “ votre maison est sur mon chemin. Je vais porter l'enfant à sa bonne grand'mère. Donnez le bras à dona Felippa, qui n'en peut plus, la pauvre ! ”

Et, pressant le pas, elle s'éloigna. Colomb offrit le bras à sa jeune femme, et ils marchèrent quelque temps en silence.

Christophe Colomb, alors âgé de trente-huit ans, avait déjà beaucoup voyagé. Sa taille haute et fière, sa physionomie expressive, noble et sérieuse, inspiraient le respect ; et ce fils d'un pauvre artisan de Gènes, ce marin rentré dans la vie bourgeoise, et qui gagnait sa vie à faire des cartes de géographie, portait imprimé sur toute sa personne le cachet d'ancienne noblesse de sa famille et la marque ineffaçable du génie. Aussi, tout pauvre qu'il fût, avait-il obtenu la main d'une fille de qualité, peu riche, à la vérité, mais si belle et si aimable, qu'elle eût pu espérer un mariage plus avantageux.

Felippa de Perestrello, alors âgée de vingt ans, était petite et gracieuse. Ses longs cheveux noirs l'eussent aisément enveloppée tout entière, et son pâle visage s'éclairait rarement d'un sourire. Elle aimait passionnément son mari, et, contente de vivre avec lui sous l'humble toit de sa mère, n'eût souhaité que de le voir lui-même apprécier ce paisible bonheur. Mais les rêveries continuelles de Colomb, ses distractions, les heures qu'il passait seul dans son cabinet, occupé de travaux incompréhensibles, attristaient Felippa. Elle souffrait de cette jalousie de l'âme, de ce partage avec quelque chose d'infini, d'insaisissable, qui entraînait loin d'elle les rêves de son mari ; elle sentait vaguement que, tout en vivant dans la

plus affectueuse union, ils étaient souventes fois par la pensée transportés à d'incommensurables distances l'un de l'autre.

“ Ami,” dit elle tout en marchant, “ à quoi donc rêviez-vous ce soir au bord de la mer ? ”

“ A de lointains pays,” dit Colomb, “ à de grands projets que je vous dirai plus tard, ma Felippa.”

“ Au moins,” reprit-elle, j'espère que vous ne rêvez pas à Porto-Santo, à cette vilaine île où je me suis tant ennuyée, où j'ai failli mourir ; cette île où mon père a perdu toute sa fortune. Pensez à tous les pays du monde, si vous voulez, mais point à celui-là. Et, je vous en prie, pensez y, mais n'y allez point. La Providence vous a amené ici comme par la main. Nous sommes heureux et paisibles. Restons toujours à Lisbonne.”

“ Quoi ! Felippa, toujours ? C'est bien long. Je voudrais revoir mon pays, je voudrais vous y conduire. Vous verriez Gênes la Superbe, Felippa, la ville aux palais de marbre, aux terrasses couvertes d'orangers et de palmiers, et cette Méditerranée que n'agite nulle marée, et dont les flots d'azur caressent des rives couvertes de fleurs. Mon vieux père serait heureux de vous voir, de bénir notre enfant.”

“ Ah ! ” dit tristement Felippa, “ ce n'est pas le chemin d'Italie que je vous vois tracer sur vos grandes cartes, lorsque votre compas se pose sur l'Océan. Toujours vous regardez du côté où s'en va le soleil. Et, bien sûr, vous me cachez quelque mystère effrayant.”

Ils franchirent la porte de la ville, et après avoir parcouru plusieurs rues tortueuses et montantes, arrivèrent à la vieille maison moresque qu'ils habitaient, et qui était située dans la ville haute, à cinq minutes de l'église Saint-Sauveur. La nuit était close. La clarté des étoiles et la lueur des lampes allumées devant les madones des carrefours guidaient les promeneurs attardés. Les habitants-rentrés chez eux prenaient le frais sur les terrasses ou soupaient dans l'intérieur des maisons. Les cloches des nombreux couvents et des églises de la ville sonnaient le couvre-feu, et quelque accords de guitare, quelques vagues chansons, derniers bruits d'une ville qui va s'endormir, se mêlaient au lointain murmure du fleuve et de la mer.

Dona Maria Dolorès de Perestrello, assis dans une grande salle voutée du rez-de-chaussée, attendait ses enfants en filant au fuseau. Une lampe éclairait son visage noble et mélancolique, et ses habits de veuve la faisaient ressembler à une religieuse.

Un lévrier noir, d'une grande beauté, quoique très vieux, était couché aux pieds de dona Maria, et, suspendus contre la muraille, les armes et le bouclier armorié de défunt don Barthélemy de Perestrello témoignaient de la qualité des maîtres du logis.

Une jeune servante préparait la table, et venait d'y poser la la salade, les œufs et les fruits dont se composait le repas du soir.

“ Dona Felippa s'attarde bien,” dit dona Maria. “ Avez-vous de l'eau bien fraîche, Nina ? ”

“ Elle est à la glace, senora, et les raisins et les figues ont été



cueillis ce matin. Le senor sera content. Il arrive, pour sûr. Voyez comme Nero remue la queue, Je vais ouvrir la porte."

Nero s'était levé et marchait déjà à la rencontre de ses maîtres. Sitôt qu'il en eut obtenu une caresse, il se recoucha aux pieds de dona Maria. Colomb et Felippa vinrent baiser la main de leur mère.

"Bonne mère," dit Felippa, "où est Diego, je vous prie?"

"Dans son lit, ma fille. Antonia me l'a rapporté si bien endormi, que nous l'avons déshabillé sans qu'il s'en aperçût. Mais où donc êtes-vous allés, mes enfants, que vous rentrez si tard?"

"Faut-il le demander?" dit Felippa: "au bord de la mer. Mon mari n'est content que lorsque le flot baigne ses pieds."

"Votre père était ainsi, Felippa. Mais il est temps de souper, mes enfants."

Ils dirent le *Benedicite* et se mirent à table. Colomb essaya plusieurs fois de prendre part à la conversation, mais il était si préoccupé qu'il intervenait toujours maladroitement. Il finit par tomber dans une rêverie complète, et resta son verre d'eau à la main, dans l'attitude d'un homme qui écoute. Ses deux compagnes le regardaient en silence, et Nina fut prise d'une telle envie de rire, qu'elle s'enfuit à la cuisine.

Tout à coup Colomb dit :

"Je voudrais... ô mon Dieu ! je voudrais....."

"Hé quoi?" demanda Felippa.

"De l'or!" dit Colomb, "des montagnes d'or! Ophir tout entier, pour racheter votre sépulcre, O Seigneur Jésus! vous le savez bien, ce n'est pas pour moi."

"De l'or?" s'écria dona Maria. "Un Espagnol ne parlerait pas ainsi, senor. C'est avec le fer qu'il faut conquérir le saint Sépulcre."

"Oui, ma mère. Mais, pour armer les chevaliers, pour fréter leurs navires, il faut de l'or; et cet or, je sais où il faudrait l'aller chercher."

"Hélas!" dit dona Maria, "à quoi bon l'aller chercher au loin? L'or est partout pour qui sait travailler. Les terres en friche, la feuille de parchemin, la cire à modeler, le lin de ma quenouille, peuvent produire de l'or, s'il sont ouverts par d'habiles et laborieuses mains. Ne rêvez donc pas toujours, mon fils, et allez vous reposer pour bien travailler demain. Le couvre-feu est sonné depuis longtemps. Faisons la prière. Venez, Nina."

Maîtres et serviteurs prièrent ensemble; la mère de famille bénit ses enfants, et bientôt un profond silence régna dans la maison.

Dès qu'il vit dona Felippa bien endormi, Colomb reprit ses vêtements, et, sans faire le moindre bruit, monta sur la terrasse supérieure du logis et contempla le ciel.

C'était une nuit sereine et sans lune. Les étoiles brillaient d'un admirable éclat. Colomb considéra longtemps leurs cours vers l'occident. L'aspect des astres et du sombre azur charmait tellement ses regards, qu'il croyait entendre la milice céleste

chanter dans les espaces infinis où Dieu a semé les soleils comme le sable au rivage des mers. Puis les yeux de Christophe Colomb se fixèrent sur l'immobile étoile qui marque le pôle, et ses lèvres laissèrent échapper cette prière :

“ Reine du ciel, protégez-moi, guidez-moi ! Faites que je revoie mon pays, que je puisse lui donner la gloire, la puissance et les richesses, racheter Sion captive, placer l'Italie au premier rang des nations, porter la croix du Christ à ce monde inconnu où des peuples assis dans les ténèbres attendent depuis tant de siècles la lumière de l'Évangile. Étoile de la mer, guidez-moi vers le nouveau monde ! ”

Il pria longtemps, et, lorsque les premières lueurs de l'aube firent pâlir les étoiles, Colomb rentra dans la maison, et le soleil levant le trouva travaillant à une belle mappemonde que lui avait commandée le roi de Portugal, Alphonse V.

## II

## RÉVÉLATIONS.

Lorsque la messe de sept heures sonna, dona Maria Dolorès, dona Felippa et Christophe Colomb se rendirent à l'église Saint-Sauveur, comme ils avaient coutume de le faire. Ils aperçurent sous la porche de l'église plus de passants qu'à l'ordinaire. Quelques oisifs et une vingtaine d'enfants regardaient un homme à barbe blanche qui faisait construire par deux charpentiers un échafaudage devant la statue colossale de saint Christophe, placée à droite du portail. Colomb reconnut ce homme et le salua.

“ Senor Girolamo, ” lui dit-il, “ est-il donc arrivé quelque accident à la statue de mon saint patron ? ”

“ Non point, senor ; mais elle a besoin d'être repeinte et redorée : l'air de la mer détruit vite les couleurs, et voici déjà la troisième fois en ma vie que je suis obligé de faire cette besogne. De père en fils nous prenons soin de cette statue, qui fut faite en 1195, par mon arrière-trisaïeul, sur l'ordre du roi Alphonse I<sup>er</sup>. Si vous voulez voir saint Christophe de près, dans un quart d'heure l'échafaudage sera terminé. ”

“ Je vous remercie, senor, je viendrai. ”

Après la messe, Colomb reconduisit sa belle mère et sa femme jusqu'à leur porte ; puis, les saluant, il leur dit :

“ Avec votre permission, mesdames, je vais aller voir le senor Girolamo à l'ouvrage. ”

L'échafaudage était terminée, le peintre s'y installait, et Colomb monta près de lui pour examiner la tête colossale de saint Christophe.

“ C'est un chef-d'œuvre, n'est-ce pas, senor ? ” dit le vieil artiste, tout en enlevant avec une brosse sèche la poussière amassée dans la barbe de pierre de la statue.

“ Oh ! oui, c'est un beau saint Christophe ; mais, dites-moi, senor, qu'est ceci que tient l'Enfant Jésus ? ”

“ Ce globe ? vous le savez mieux que moi, senor Colombo : ce globe, c'est le monde.....”

“ Et pourquoi le représenter ainsi, senor Girolamo, puisque beaucoup de savants soutiennent encore que la terre est plate, environnée d'une mer ténébreuse et sans fin ? ”

“ Je ne suis pas savant, senor Colombo ; mais je sais que, de père en fils, depuis plus de trois cents ans, nous représentons ainsi saint Christophe. Il dit à l'enfant qu'il portait : “ Tu es lourd comme le monde, “ petit.” Et l'enfant lui répondit : “ Ne t'en étonne pas, Christophe, tu portes Celui qui a fait le monde.” Alors, pour que les bonnes gens qui ne lisent point comprennent cela, nous mettons le monde dans la main de l'Enfant Jésus.”

“ Fort bien ! mais pourquoi sous la forme d'un globe ? ”

“ Hé ! quelle forme y donneriez-vous, senor ? On l'a toujours fait ainsi. J'ai vu ce globe dans certaines peintures donné pour attribut à Dieu créateur et à saint Charlemagne comme signe de la puissance impériale. Les savants auront bonne grâce à nous prouver que la terre est plate, quand ils nous auront expliqué pourquoi l'aiguille aimantée indique le nord. Ne me parlez pas des savants, senor Colombo : ils ne créent ni ne devinent rien. Les artistes ont bien plus d'esprit qu'eux. Dites que ce n'est pas vrai ? ”

“ Je m'en garderai bien, senor, d'autant que je suis absolument de l'avis des artistes. Oui, la terre est ronde : les contrées connues en occupent un hémisphère ; mais l'autre, l'autre moitié de la terre, croyez-vous que Dieu ne l'ait couverte que d'une mer immense ? croyez-vous qu'elle ne contienne pas des terres habitées, et que les astres n'y éclairent autre chose que des flots ? ”

Le vieux peintre réfléchit un instant.

“ Peut-être que non, ” dit-il. “ Mais, voyez-vous, senor Colombo, le chef-d'œuvre de la création, c'est l'homme, et ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, c'est sa tête. Or la face où respandit l'intelligence n'en occupe que la moitié. Et je ne m'étonnerais pas plus de voir un hémisphère couvert par l'Océan que je ne m'étonne de voir une belle chevelure croître à la place opposée à celle où brillent les yeux.”

En rentrant à la maison, dona Felippa s'était plainte à sa mère :

“ Voyez ” dit elle, “ mon mari me quitte pour aller causer avec Girolamo et regarder ce grand saint Christophe qu'il a vu mille fois. Il sait pourtant que je ne suis contente que près de lui...”

“ Ma fille, ” dit Dolorès, “ tu n'es pas obligée d'être contente pour faire ton salut ; mais tu ne peux pas le faire, si tu ne contentes pas ton mari. Colomb est un saint homme, il l'aime ; mais il ne fait pas exiger de lui qu'il ait un cœur de femme, qui puisse vivre uniquement d'affection. Son intelligence est bien supérieure à la nôtre ; il a des projets, des rêves qui l'occupent jour et nuit. Ses préoccupations le détournent de ses devoirs, tu pourrais t'inquiéter. Mais il vit en bon chrétien, laborieux et charitable au prochain. Remercie Dieu, et souviens-toi que la femme a été créée pour être l'aide de l'homme et non point son idole. Vois notre

reine, notre mère, Marie. Son divin Fils la quitta pour aller évangéliser son peuple. Elle attendait au dehors de la maison de Simon, confondue dans la foule, heureuse quand elle pouvait de loin apercevoir Jésus. Elle ne se plaignait point, et, debout au pied de la croix, consumma son sacrifice. Tout homme a une mission à remplir en ce monde. Ton mari a la sienne, ma fille. Tu la connaîtras plus tard. La tienne est de le suivre, mais te plaindre jamais."

"Oui," dit Felippa, "c'est ainsi que vous avez fait, ma mère. Je le sais. Mon père s'est ruiné en voyages de découvertes, en entreprises imprudentes; et vous, vous n'avez pas essayé de le retenir?"

"Si, ma fille. J'ai essayé. Quand on est jeune, on est toujours tenté de se révolter contre sa destinée. Mais j'ai bien vite reconnu que je luttais inutilement. Une vie calme et unie eût rendu ton père malheureux. Mourir d'ennui, c'est mourir d'une trop vilaine épée!"

"Grand'mère, maman! s'écria Diego, accourant tout rayonnant de joie, "venez voir les belles fleurs qu'apporte Antonia; et voyez! elle m'a donné une pêche, une grosse pêche, pour moi tout seul!"

"Las tu remerciée, Diego?" dit dona Felippa.

"Oh! oui! senora, et il m'a embrassé, le cher petit ange! Ah! si j'avais seulement une demi-douzaine d'enfants comme lui, que je serais contente! Mais il n'y a de stérile en notre jardin que moi, pauvre créature!"

Lorsque Colomb rentra, il trouva sa table de travail tout embaumée de fleurs d'oranger et de roses fraîchement cueillies. Il aimait passionnément les parfums: aussi remercia-t-il dona Felippa d'avoir si gracieusement orné son cabinet. Elle lui dit: "Cher ami, je vous prie, si vous voulez me faire plaisir aussi, dites-moi ce que vous disiez à ce vieux Girolamo sur son échafaudage."

Colomb le lui raconta naïvement. Elle l'écouta sans se récrier, comme elle faisait d'ordinaire, et se mit à questionner son mari. Tout heureux de la voir sérieuse et attentive, Colomb, écartant les fleurs, lui expliqua la mappemonde qu'il avait tracée, lui raconta ses voyages, ses espérances, et, pour la première fois, Felippa entrevit, dans les yeux de son mari et dans ses paroles ardentes, l'idéal qu'il poursuivait, le monde pressenti par son génie.

Les mains jointes, elle l'écoutait avec admiration:

"Ami," lui dit-elle quand il se tut, "ami, j'y prierai tant le bon Dieu, que, s'il n'a pas créé cette terre que vous souhaitez découvrir, il la fera sortir des flots pour l'amour de vous!"

L'hiver se passa tranquillement. A l'époque des marées d'équinoxe, Colomb revint un jour de chez le roi, portant un grand roseau d'une espèce inconnue en Portugal.

"Voyez, bonne mère," dit-il à dona Maria, "le roi m'a fait présent de ce roseau que la mer a apporté sur le rivage des Açores. Il ne paraissait pas avoir séjourné longtemps dans l'eau, et, vous

le savez, depuis un mois, le vent de l'ouest souffle avec violence. Ce roseau doit avoir fait presque le tour du monde et venir des grandes Indes."

"Où bien des rivages de l'Afrique," reprit dona Maria : "les courants marins contredisent le vent, parfois, mon fils. Pedro Correa m'a dit avoir vu sur la grève, aux Açores, une pièce de bois délicatement travaillée, et que le vent d'ouest y avait amenée. Mais cela ne prouve rien : cette pièce de bois provenait peut-être d'un navire perdu en haute mer."

"C'est vrai," dit Colomb. "Mais je vous en prie, ma mère, confiez-moi donc les notes et le journal de don Perestrello."

"Hélas ! mon fils, je le vieux bien, quoiqu'il m'en coûte."

"Très chère mère, j'en prendrai soin comme de précieuses reliques, soyez en certaine !"

"Je le sais, mon fils ; mais il me faudra y toucher, moi,—et je n'ai pas encore eu le courage de le faire depuis que je suis veuve."

Elle se rendit dans sa chambre, s'agenouilla devant son crucifix, et, se relevant après une fervente prière, prit une des clefs suspendues à sa ceinture, et ouvrit son coffre de mariage. Ses habits de noces et ceux de son mari, soigneusement enveloppés et parfumés, y étaient serrés, ainsi que des parchemins qu'entourait un roban noir, et, attachés d'un fil de soie et d'un cachet armorié, le journal des voyages de don Barthélemy Mognis de Perestrello.

Ces légers objets, ce bagage qu'un enfant eût aisément porté, et que la flamme eût pu anéantir en quelques instants, c'étaient les seuls vestiges tangibles de vingt-cinq années de travaux, de soucis, de chrétiennes affections :—jours de fêtes, heures d'angoisse, départs, retours, espérances brisées, derniers adieux, passèrent rapides dans la pensée de la veuve. Il lui sembla que toutes les douleurs de sa vie se ranimaient et allaient accabler à son tour la pauvre Felippa. Un moment elle hésita, et voulut renfermer le coffre. Puis elle se dit tout bas : "Non, il faut tenir ma promesse. Qui sait ? la passion des voyages reprend Colomb : peut-être, en lisant ces pages, peut-être comprendra-t-il ce qu'une vie errante et d'ambitieux projets ont valu, à mon mari et à moi, de chagrins et de ruine ; peut-être se décidera-t-il à rester ici.—Felippa le désire tant ! ils pourraient être si heureux !"

Et, prenant la liasse de papiers jaunis, elle la porta en silence à son gendre.

### III

#### LE PAYS D'OUTRE-MER

Quelque temps après, Christophe Colomb reçut une lettre de Florence, lettre impatientement attendue. C'était la réponse de Paolo Toscanelli, le physicien Paul, comme on l'appelait, célèbre savant, dont l'opinion faisait autorité parmi tous ceux qui s'occupaient de cosmographie. Toscanelli, à qui Colomb avait fait part de son projet à la recherche d'un continent occidental, bien loin de traiter son projet de chimère, l'encourageait à en poursuivre

l'exécution. Dès lors, Colomb ne songea plus qu'à se rendre en Italie, afin d'obtenir de sénat de Gènes les vaisseaux dont il avait besoin.

Mais la santé de dona Felippa s'opposait à ce qu'il l'emmenât, et il ne pouvait se résoudre à partir sans elle. Depuis quelque temps elle était devenue triste et languissante. Les médecins ne lui voyaient cependant aucune maladie.

"Ces physiiciens ne savent rien," disait Antonia. C'est une maladie que de n'avoir ni appétit, ni force, ni gaieté, et de fondre comme une cire, et certainement il doit y avoir remède à cela."

La bonne créature ne savait quoi imaginer pour distraire dona Felippa. Tous les jours, elle lui apportait les plus beaux fruits, les plus jolies fleurs de son jardin ; et comme, chemin faisant, elle rencontrait beaucoup de personnes de sa connaissance, elle glanait toutes les nouvelles de la ville et les venait raconter à la jeune malade, heureuse quand elle obtenait de Felippa un sourire ou une exclamation de surprise. Ordinairement, les histoires d'Antonia étaient fort gaies, et le petit Diego y prenait plaisir ; mais un matin la jardinière arriva les yeux fort rouges et la figure pâle.

"Hé ! Dieu me pardonne ! Antonia ! " fit la Nina. " Votre mari vous a-t-il battue ? "

" Il n'est pas si sot ! répliqua Antonia, " mais j'ai vu la veuve et les petits enfants d'Inigo Nunez, et ça m'a fendu le cœur. "

Et, avec cette hâte et cette cruauté inconsciente que mettent les bonnes gens à répandre les mauvaises nouvelles, elle courut raconter à dona Felippa la mort de Nunez.

" Ah ! " dit-elle, " quel malheur ! senora ! un si brave jeune homme, si bon, si beau, que sa femme et sa mère aimaient tant ! déjà père de quatre jolis chérubins d'enfants ! Il revenait de Madère, son vaisseau richement chargé, content, heureux comme un roi. On signale le navire : la mère, les petits enfants, les amis, courent vers le môle ; on le voit, on s'appelle. Il saute dans le canot pour aborder plus vite, une vague enlève la barque, il tombe à la mer, un matelot lui lance une rame, la lame lui brise la tête il disparaît : Ah ! ces femmes de marins, quelles martyres ! Ne laissez jamais rembarquer votre mari, senora ! Mais qu'avez-vous donc ? "

Felippa, pâle comme la mort, s'était levée et marchait vers le cabinet de son mari ; mais elle chancela et tomba évanouie. Nina accourut, et, tout en secourant sa maîtresse, ne se fit pas faute de grondar Antonia :

" Quelle folle vous êtes, " lui dit-elle, " d'aller conter de pareilles choses à madame ! Vous ne savez donc pas que son mari va s'embarquer dans huit jours ? "

" Pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? " s'écria la jardinière. " Maudits soient vos mystères ! "

" Et maudite votre langue ! " riposta Nina. " Mais voilà madame qui ouvre les yeux. Dieu soit loué ! Allez chercher le médecin, Antonia, je vous prie. "

“ J’y cours,” dit Antonia. “ Ah ! je ne serai plus si prompte à parler. Que Dieu m’aide ! ”

Et elle s'éloigna rapidement.

Lorsque Colomb et dona Maria rentrèrent de la messe, ils trouvèrent le médecin s'apprêtant à saigner dona Felippa, qui avait le délire et criait comme un enfant :

“ Maman, maman, je ne veux pas qu'il parte ! ”

En peu de jours elle fut à l'extrémité. Avertie par sa mère, elle reçut les derniers sacrements avec beaucoup de calme et de résignation. Aux agitations de la fièvre avait succédé un grand abattement. Le soir venu, elle pria qu'on la mit sur un fauteuil, près d'une fenêtre haute d'où l'on apercevait la mer et les dernières lueurs du couchant. Elle demanda à sa mère d'arranger ses cheveux, et de lui mettre la voile de dentelle qu'elle avait porté le jour de ses noces. Une large écharpe d'un tissu africain enveloppait ses épaules et recouvrait ses genoux,

“ Mère,” dit-elle, “ pardonnez-moi ! je voudrais rester seule un instant avec mon mari.” Dona Maria emmena Diego et les femmes qui l'aidaient à soigner la malade.

“ Grand'mère ! ” lui dit le petit enfant, “ n'est-ce pas que maman ne mourra pas ? ”

“ Demande au bon Dieu de la guérir, mon fils ! ” dit la pauvre grand'mère.

Et ses larmes longtemps contenues coulèrent amèrement.

Christophe Colomb, pâle et désolé, s'agenouilla près de Felippa. Elle le regarda un instant en silence et lui tendit la main :

“ Ami,” dit-elle, “ tu m'a rendue heureuse, et je te remercie. Je quitte pourtant la vie sans regret : elle m'eût été trop douloureuse s'il eût fallu me séparer de toi, et je ne pouvais te suivre où tu rêves d'aller. J'ai confiance en la miséricorde de mon Dieu, et les fautes de ma courte vie seront effacées par les mérites de Jésus crucifié. Si tu dois plus tard donner une seconde mère à Diego, ne le fais pas sans consulter la mienne. Et attendant, elle prendra soin de notre enfant. Tu m'oublieras, je le sais ! ”

“ Non, jamais ! ” s'écria Colomb en pleurant ; “ jamais je ne t'oublierai, Felippa, toi, mon premier amour, toi, la mère de mon fils ! ”

“ Hé bien ! reprit-elle avec effort, “ si tu ne peux m'oublier, du moins ne pense à moi qu'avec joie, comme à une amie qui t'attend au pays d'outre-mer. Tu m'avais parlé un jour de souveraineté, d'une couronne. “ Je veux faire de ma dona Felippa une “ vice-reine des Indes occidentales,” disais-tu. La couronne qui m'est promise au ciel est la seule que j'aurai ; mais elle efface toutes celles de la terre. Adieu Colomb ! Libre maintenant, tu vas suivre ta voie, marcher à la découverte d'un monde. Je sais que tu réussiras. La vue des mourants porte loin, porte juste. Moi, je ne t'oublierai pas. J'ai obtenu de Dieu d'être près de toi quand tes yeux salueront la terre qui t'est promise, la terre qui est là-bas ! ”

Et de sa main mourante elle indiqua les flots et l'horizon d'occident.

Ce furent ces dernières paroles. A deux heures du matin, elle expira doucement, et la tombe où reposait son père, dans l'église Saint-Sauveur, reçut les frêles dépouilles de dona Felippa.

Peu de semaines après, Christophe Colomb quitta le Portugal et commença ces pénibles voyages, ces tentatives infructueuses qui occupèrent quinze années de sa vie et n'aboutirent enfin que grâce à l'intelligente munificence de Ferdinand d'Aragon et de cette reine incomparable, cette Isabelle de Castille que la postérité, confirmant le témoignage de ses contemporains, a saluée du titre de *grand roi*.

#### ÉPILOGUE

Le jeudi 11 octobre 1492, les trois caravelles de Colomb, *la Pinta*, *la Nina* et *la Santa-Maria*, poussées par une forte brise, avançaient rapidement vers l'ouest; mais les hommes de l'équipage, ne voyant que le ciel et l'eau depuis deux mois, étaient à bout de patience et courage. Ce jour-là une émeute éclata. La *Pinta* et la *Nina* abordèrent le vaisseau amiral, et Colomb fut absolument seul à tenir tête aux trois équipages réunis et furieux, qui demandaient à grands cris à retourner en Espagne. La révolte dura toute la journée, et tout fut mis en œuvre pour intimider Christophe Colomb; mais les injures, les prières, les menaces, les poignards tirés, les larmes et les fureurs n'obtinrent rien de lui.

“ Vous pouvez me tuer, ” dit-il, “ mais vous ne me ferez pas rebrousser chemin ”

Le soir vint.

“ Que chacun retourne à son poste, ” dit Colomb. “ Mettez-vous en prières. Cette nuit même nous apercevrons la terre. Allez ! ”

Ces hommes, vaincus par sa constance, obéirent. Bientôt les matelots manœuvrèrent en silence. La lune se leva éblouissante; cette nuit des tropiques était claire comme un jour des contrées du Nord. Un fort courant portait les navires à l'occident. La *Pinta*, bonne marcheuse, cinglait en avant. A minuit, l'amiral fit diminuer les voiles. La mer phosphorescente rivalisait d'éclat avec le ciel étoilé.

Christophe Colomb, debout à l'avant, pria. Le jour qui allait se lever était l'anniversaire de la mort de Felippa. C'était à deux heures du matin qu'elle était morte, seize ans auparavant. Il se rappela sa dernière promesse.

“ Felippa, ” dit-il tout bas, “ souvenez-vous de moi en ce pays céleste où votre esquif a touché le rivage! Priez, que j'aborde le nouveau monde. ”

Il était deux heures. Tout à coup un parfum délicieux se fit sentir, Colomb vit passer devant lui un grand papillon d'un blanc de neige. Ses ailes brillaient comme du satin aux rayons de la lune. L'aérien messager tournoya doucement devant Christophe Colomb, puis, prenant son essor vers l'ouest, il disparut. Au même



instant, une lumière brilla à bord de la *Pinta*. Un coup de conon retentit.

“Terre ! terre !” crièrent les matelots.

Christophe Colomb tomba à genoux et entonna le *Te Deum*.

Au lever du soleil, il planta l'étendard du Christ sur la terre du nouveau monde, et en prit possession au nom des rois catholiques Ferdinand et Isabelle.

Et Christophe Colomb donna à cette contrée découverte par lui le nom de *San-Salvador*, en l'honneur du Christ Jésus, en souvenir de l'église où reposait dona Felippa.

Mauame JULIE O. LAVERGNE

---

**Œuvres de St Thomas de Villeneuve**, religieux augustin et Archevêque de Valence, traduites du latin par le R. P. Ferrier. 5 vol. in-12.....Prix : \$4.50

---

**Apologie du Christianisme**, par Franz Hettinger, docteur en philosophie et en théologie, professeur de théologie à l'université de Wurtzbourg, consultant de la congrégation pour le concile du Vatican, traduit de l'allemand d'après la dernière édition allemande et avec approbation de l'auteur, par M Julien Labolbe de Felcourt, licencié en droit, et M. J. B. Jeannin licencié ès-lettres, ancien préfet des études au collège de Saint Dizier, deuxième édition française revue et considérablement augmentée. 5 beaux volumes in-8.....Prix : \$6.25

---

**Le bon sens de la foi opposé à l'incrédulité de ce temps**, par le R. P. Causette Vicaire général de Toulouse, quatrième édition. 2 forts volumes in-8.....Prix : \$3.00

---

**Œuvres philosophiques du Cardinal Zigliara**, traduction de l'italien approuvée par l'auteur, par M L'Abbé Murgue. 3 volumes grd. in-8.....Prix : \$5.00